

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 9 (1864)
Heft: (15): Supplément au No 15 de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Amérique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AMÉRIQUE.

DISCOURS DU GÉNÉRAL MAC CLELLAN A L'INAUGURATION DU MONUMENT FUNÉRAIRE DE WEST-POINT, LE 15 JUIN 1864.

L'académie militaire de West-Point a été le théâtre d'une solennité imposante le 15 juin dernier. Il s'agissait d'inaugurer un monument à la mémoire des officiers de l'armée régulière tombés sur les champs de bataille. Une foule immense, de militaires et de civils, parmi lesquels beaucoup de dames, un grand nombre de généraux et de hauts fonctionnaires et entr'autres le vénérable général Scott, prit part à la cérémonie. L'honorable mission de rappeler les services des défunts fut déferée au général Mc Clellan, qui s'en acquitta par un beau discours, résumant en quelque sorte toute l'histoire militaire américaine et qui sera lu sans doute avec intérêt en Europe.

Le jeune général, salué de bruyants applaudissements dès son apparition à la tribune, s'exprima en ces termes, dès que le silence put être établi :

« Mesdames, Messieurs et frères d'armes.

Toutes les nations ont des jours voués au souvenir de leurs joies et de leurs malheurs; des fêtes pour les succès, des prières et des jeûnes dans les revers. Si toutes ont des triomphes pour les vivants et des lauriers pour les heureux vainqueurs, toutes aussi ont des funérailles et des larmes pour les braves tombés sur les champs de bataille. C'est ce dernier devoir que nous accomplirons aujourd'hui.

La poésie, l'histoire, la tribune de l'antiquité ne résonnent que du bruit des armes. Elles semblent avoir bien plus de préférence pour les exploits de la guerre que pour les arts de la paix. Elles ont maintenu jusqu'à nous les noms des héros et des victimes. Notre Ancien Testament est rempli du récit de nobles actions et de morts héroïques des patriotes juifs, tandis que l'Évangile de notre divin Sauveur et Expiateur nous présente souvent des traits de la vie militaire pour glorifier le devoir et le dévouement religieux. Ces récits funèbres ont fait vivre jusqu'à nous à travers les âges la gloire de ceux dont la mort a été honorée il y a des siècles. Quoique nous n'ayons plus les noms de tous les braves qui combattirent et tombèrent aux champs

de Marathon, aux Thermopyles et sur les collines de la Palestine, nous n'avons pas perdu la mémoire de leurs exemples. Aussi longtemps qu'un sang pur coulera dans les veines de l'homme, aussi longtemps qu'un cœur humain battra au récit des morts glorieuses et des dévouements patriotiques, aussi longtemps ces leçons de l'antiquité stimuleront l'ardeur des hommes généreux et des bons citoyens.

Il était d'usage chez les Grecs que les pères des plus vaillants prononçassent l'oraison funèbre des victimes. Quelquefois ce triste devoir fut dévolu aux hommes d'Etat et aux grands orateurs. Plût à Dieu qu'un nouveau Démosthènes ou un second Periclès pût surgir pour prendre aujourd'hui ma place ! car il trouverait un thème digne de son éloquence et de son pouvoir. Ce n'est pas à titre d'orateur que je suis ici, mais comme ancien commandant en chef, comme survivant des victimes de nos rudes combats contre l'étranger et contre l'ennemi intérieur, comme remplaçant des pères de ces braves, et dans le même sentiment qui inspirait David gémissant sur les désastres du mont Gilboa. Dieu sait que l'amour de David pour Jonathan n'était pas plus profond que le mien pour ces amis de longues et aventureuses années, dont nous allons inscrire les noms sur ce monument, et dont l'éloge demanderait une éloquence qui n'est pas donnée à des lèvres mortelles.

Oui, mes camarades, nous sommes rassemblés aujourd'hui pour honorer nos morts. Nous voulons honorer des frères, unis à nous par les liens les plus sacrés et les plus chers, qui ont sacrifié généreusement leur vie à leur pays pendant cette guerre, si juste et si légale tant qu'elle n'a pour but que d'étouffer la rébellion et de préserver notre nation des maux infinis du démembrement. Une telle circonstance excite dans nos âmes les plus nobles émotions de notre nature humaine, fierté, tristesse, prière. Nous sommes fiers d'avoir eu de tels concitoyens, tristes de les avoir perdus, et nous prions Dieu de nous faire marcher sur leur traces, de pouvoir mourir comme eux, l'âme prête à sa destinée. Nous nous sommes réunis pour consacrer un cénotaphe qui rappelle à nos descendants les plus éloignés les jours néfastes de cette grande rébellion.

Ce monument n'est destiné qu'à une portion des victimes de cette malheureuse guerre, aux officiers et soldats de l'armée régulière. En cela nous ne sommes pas animés d'un esprit étroit et exclusif, car personne plus que nous n'honore et n'aime la mémoire des braves de l'armée volontaire tombés si glorieusement à nos côtés. Il peut m'appartenir de parler de leur dévouement illimité au pays, de leur héroïsme devant la mort, à moi qui ai eu pour lot de les commander sur plus d'un champ de carnage. Je ne suis que l'écho des sentiments

de l'armée régulière en manifestant ma haute estime pour nos frères des volontaires. Mais nous, des réguliers, nous n'avons pas d'Etat qui es charge d'honorer nos morts. Nous appartenons plus spécialement à la nation entière, à la Confédération, et nous ne pouvons pas légitimement demander du gouvernement fédéral une distinction exceptionnelle en notre faveur. Nous sommes peu nombreux; nous ne sommes qu'une petite troupe de camarades; mais les liens qui nous unissent sont étroits. Les uns datent déjà des jeux de l'enfance à l'ombre de ces collines de granit. Les autres se sont formés dans un âge plus mûr, dans les montagnes abruptes et dans les fertiles vallées du Mexique, ou aux grands mugissements de l'Océan pacifique, ou dans les plaines sans fin de l'Ouest. Nos sentiments et notre confiance mutuelle sont nés de dangers partagés, de souffrances communes, dans les longues marches, aux durs bivouacs, au milieu de la fumée de la poudre et de l'ennemi. West-Point nous adopte tous de son large cœur, gradués et *civiliens*, officiers et soldats. Nous sommes tous ses enfants, jaloux de sa renommée, et ambitieux de l'accroître encore. Généraux ou soldats, nous tous qui sommes prêts à mourir pour la patrie, nous garderons toujours les sentiments que nous inspirent ce monument; nous garderons le culte de nos morts, toujours égaux et frères devant le commun danger, toujours prêts comme eux à rencontrer calmement l'heure suprême, qui nous attend peut-être à la même heure et sur le même champ de bataille. Tels sont les liens qui nous unissent, liens de confraternité d'armes, les plus forts entre tous ceux qui existent parmi les hommes. Il était donc naturel que nous consacrons ce monument à ceux qui nous ont devancés sur le chemin du péril et de l'honneur que nous sommes appelés à suivre.

Qu'est-ce que c'est que cette armée régulière à laquelle nous appartenons?

Quels sont les hommes dont la mort mérite ces funérailles?

Quelle est la cause pour laquelle ils ont donné leur vie?

Notre armée régulière ou permanente est le noyau où se conservent en temps de paix les traditions militaires du pays, aussi bien que l'organisation, la science et l'instruction indispensables aux armées modernes. Elle est aussi ancienne que la nation. Elle est de même origine, elle se date de la Révolution, avec quelques changements et progrès accomplis jusqu'ici. Nous pouvons même en faire remonter l'origine au-delà de la Révolution, dans les anciennes guerres de France. La guerre de Sept-Ans de ce côté-ci de l'Atlantique ne s'est pas bornée au scalpel des peaux-rouges des Grands-Lacs; mais nos ancêtres aussi y participèrent, et, pour la première fois comme Américains, furent mêlés à de grandes opérations d'armées civilisées.

Des régiments américains combattirent sur les rives du St-Laurent et de l'Ohio, sur les bords de l'Ontario et du lac Georges, sur les îles des Caraïbes et de l'Amérique du Sud. Louisburg, Quebec, Duquesne, Moro, Portobello attestent la valeur des troupes provinciales ; et c'est à cette école que se formèrent des soldats comme Washington, Putnam, Lee, Montgomery et Gates. Ces hommes, et d'autres encore tels que Greene, Knox, Wayne et Steuben furent les fondateurs de notre armée permanente ; c'est sous eux que nos troupes acquirent cette discipline et cette solidité qui les mirent à même de se mesurer avec les vétérans de l'Angleterre et souvent de les battre. L'étude de l'histoire de la Révolution et surtout des dépêches de Washington peut convaincre le plus sceptique de la bravoure des troupes provinciales dans l'œuvre de fondation de notre indépendance et de l'édifice pour le maintien duquel nous combattons aujourd'hui.

L'année 1812 trouva notre armée sur un pied de guerre loin d'être à la hauteur des circonstances ; mais elle s'accrut rapidement, et cette nouvelle génération de soldats se montra en majeure partie digne de la tâche qui lui incombait. Les champs de Lundy's-Lane, Chippewa, Queenstown, Plattsburg, Nouvelle-Orléans furent témoins de la bravoure des réguliers. Puis s'ouvrit un temps de paix extérieure de plus de trente ans, marqué par divers changements dans l'organisation et la force de l'armée régulière, et par les incidents des sanglantes guerres indiennes. De celles-ci deux furent des plus remarquables : celle des Black-Hawk, où nos troupes eurent à subir un ennemi plus cruel encore que les Indiens, le terrible choléra ; et celle de la Floride, où les Séminoles, au milieu de leurs marais pestilentiels, bravèrent nos efforts pendant plusieurs années, et où se produisirent des traits d'héroïsme célébrés par le monument Dade « à ceux qui tombèrent tous sauf deux, sans essai de retraite. »

Enfin la guerre du Mexique vint remplacer les combats contre les Indiens et le monotone service des frontières. Pour la première fois depuis bien des années les réguliers furent concentrés en masse et prirent la principale part dans les batailles de cette importante et romantique guerre. Palo-Alto, Resaca et Fort-Brown furent les trophées des seuls réguliers ; et dans les batailles de Monterey, Buena-Vista, Vera-Cruz, Cerro-Gordo, ainsi que dans les succès définitifs de la vallée, nul ne pourrait affirmer qu'elles auraient été gagnées sans l'action des réguliers. Quand la paix couronna nos victoires dans la capitale des Montezumas, l'armée fut aussitôt dispersée tout le long des immenses frontières, et engagée dans des guerres aussi harassantes que meurtrières contre les Indiens des plaines.

Treize ans s'écoulèrent ; la guerre actuelle éclata, et le gros de

l'armée fut appelé à combattre l'ennemi intérieur. Mais je ne puis point passer aux événements du présent sans rappeler les noms des braves qui ont été si longtemps des nôtres et qui maintenant ne sont plus, des Taylor, des Worth, des Brady, des Brooks, des Totten, des Duncan.

Il y a dans l'histoire de Venise un triste épisode, auquel la lyre du poète et le pinceau du peintre ont souvent fait appel pour toucher les cœurs. Un vieillard dont la longue vie s'était glorieusement écoulée au service de l'Etat comme magistrat et comme guerrier, et qui devint enfin doge de Venise, fut convaincu de trahison. Il subit non-seulement la peine de mort, mais encore une autre peine qui durera aussi longtemps que le nom même de Venise. La place où son portrait aurait dû être suspendu dans la galerie des doges fut voilée de noir, et aujourd'hui cette sombre fresque est celle qui frappe le plus le regard dans le palais. Oh ! qu'un voile comme celui qui remplace le portrait de Marino Faliero puisse cacher à l'histoire les noms de ceux qui, jadis nos camarades, lèvent aujourd'hui leurs armes contre le drapeau sous lequel nous avons combattu côte à côte pendant tant d'années ! Mais si épais qu'il soit, ce voile ne pourra cacher l'angoisse qui remplit nos cœurs, quand nous jetons un regard derrière nous, et quand nous nous rappelons l'affection et le respect que nous avons pour des hommes qu'il est maintenant de notre devoir de combattre jusqu'à la mort. Pourquoi tant de courage, d'habileté et de persévérance n'a-t-il pas été employé à la défense des « Stars and Stripes » contre un ennemi étranger, plutôt qu'à cette gratuite et injustifiable rébellion, qui ne se serait pas maintenue si longtemps sans les talents et l'énergie de nos anciens camarades ?

Mais nous avons raison de nous réjouir, en ce jour sacré et émouvant, de ce qu'un grand et noble monument du passé demeure vivant parmi nous, et ait honoré de sa présence la consécration de cette tombe de ses enfants. Nous pouvons être fiers d'être commandés ici par le héros qui fixa la victoire aux bords du Niagara, qui éclipsa les exploits de Cortès, qui, quoique général consommé, préféra toujours, quand l'honneur et le devoir le permettaient, la branche d'olivier de la paix aux lauriers sanglants de la guerre, et qui, à la fin d'une longue et glorieuse carrière, reste solide comme une colonne de granit contre laquelle s'épuisent en vain les orages de la trahison. Sa carrière nous sera toujours d'un noble exemple. Dans les âges futurs, quand ce monument ne sera plus qu'une ruine et que les noms y inscrits ne pourront plus rappeler que de lointaines légendes, le nom de Winfield Scott vivra encore dans toutes les mémoires, comme les gravures nouvellement taillées sur les monuments des Pharaons depuis longtemps oubliés.

Mais il est temps de nous rapprocher du présent. Pendant la guerre qui ébranle aujourd'hui la patrie jusque dans ses fondements, l'armée régulière a eu un rôle des plus honorables. Trop peu nombreuse pour agir seule, elle a participé à toutes les grandes batailles à l'est des Alleghanies et à bon nombre de celles de l'ouest. Ses immenses pertes prouvent qu'elle a toujours été au fort du combat, et les rapports de ses chefs montrent qu'elle a maintenu haut le bon renom de ses devanciers. Ses vigoureuses charges gagnèrent plus d'une journée, et, dans la défaite, plus d'une fois aussi elle sauva l'armée de destruction ou de terribles épreuves. Elle peut être fière de la part qu'elle a prise aux batailles du Mexique, comme aussi à celles de Manassas, de Gaines-Mill, Malver-Hill, Antietam, Shiloh, Stone-River, Gettysburg, et aux grandes batailles qui viennent d'être livrées du Rapidan au Chickahominy. Elle peut être aussi fière des officiers sortis de ses rangs et qui sont noblement morts pour le pays, que de ceux qui vivent encore et dont les noms sont dans toutes les bouches. Ceux-ci sont trop nombreux pour que je les mentionne ici, car je ne voudrais pas m'exposer à en oublier un seul. Mais le plus bel épisode de l'histoire de l'armée régulière est le touchant exemple de fidélité que fournirent les sous-officiers et soldats traîtreusement faits prisonniers au Texas, au début de cette guerre, et qui résistèrent à toutes les séductions exercées contre eux pour les engager à violer leur serment et abandonner leur drapeau. De l'argent, des terres, des grades leur furent offerts par les rebelles ; ils dédaignèrent tout ; ils se résignèrent à leur triste sort, et quand enfin ils furent échangés, ils vinrent aussitôt se ranger sur nos champs de bataille pour venger l'insulte faite à leur intégrité. L'histoire n'offre pas de plus brillant exemple d'honneur et de fidélité que celui de ces braves, tentés en vain, je regrette de devoir le dire, par leurs anciens officiers, par des chefs qu'ils avaient souvent suivis au combat, qu'ils étaient habitués à aimer et à respecter, mais qu'ils ne connaissaient plus depuis que ces officiers avaient trahi leur drapeau.

Telle est l'armée régulière, telle est son histoire, tels sont ses officiers et soldats ! Nous n'avons pas besoin d'emboucher la trompette pour faire son éloge. Nous n'avons qu'à en appeler aux nombreux champs de bataille arrosés de son sang, des tropiques aux rives glacées du St-Laurent, de l'Atlantique au Pacifique. Laissons ses ossements parler pour elle ; ils sont plus éloquents que mes lèvres.

Pourquoi sommes-nous réunis ici en ce jour ? Ce n'est pas pour les funérailles d'un de ces braves ; ce n'est pas pour gémir sur les pertes d'une de nos batailles. Non, c'est pour les obsèques des meilleurs et des plus courageux des enfants du pays, tombés dans des

combats presque innombrables, dont plusieurs furent des plus sanglants qu'ait enregistrés l'histoire. Ces hommes, dont nous voulons garder les noms et perpétuer la mémoire en leur rendant aujourd'hui les plus grands honneurs faits aux guerriers, sont tombés partout où la rébellion armée a montré la tête, au fond du Nouveau-Mexique, dans la grande vallée du Mississipi, dans les plaines du Kentucky, dans les montagnes du Tennessee, au milieu des marais de la Caroline, dans les champs fertiles du Maryland et dans les épaisses forêts de la Virginie. Ils étaient de tous âges, de tous grades et de toutes conditions. Il n'est pas nécessaire, il ne serait pas possible de donner ici cette longue liste funèbre. Je ne puis essayer de nommer tous ceux qui le méritent. Je mentionnerai seulement quelques-uns d'entre eux, bien dignes de représenter tous les autres.

Parmi les premiers en honneur et en renommée, je vois le héros de vingt batailles, John Sedgwick, aimable et doux comme une femme, brave comme un lion, toujours honnête homme, sincère et à la hauteur de sa tâche. Il fut un modèle que tous devront s'efforcer d'imiter, que peu pourront égaler. Dans les rudes batailles qui précédèrent sa mort, il eut l'occasion de déployer les qualités les plus élevées d'un général et d'un soldat ; c'est après avoir échappé miraculeusement à la mort qui ravageait tout autour de lui, qu'il succomba dans un moment relativement calme, sous la balle d'un carabinier. Il mourut comme un soldat peut le désirer, la confiance dans le cœur et un calme sourire sur la face. Hélas ! notre grande nation ne possède que peu de fils semblables à John Sedgwick !

Comme lui aussi, à la tête de son corps, nous fut enlevé le vénérable Mansfield, après une vie illustrée entr'autres par son habileté et son sang-froid à Fort-Brown, à Monterey, à Buenavista.

F. Reynolds et Reno, tous deux dans la vigueur de leurs ans ! Ils avaient montré leur capacité et leur courage au Mexique et dans cette guerre civile ; vaillants officiers de qui la patrie espérait beaucoup, mais qu'il a plu à Dieu de rappeler à lui !

Lyon tomba au printemps de son âge, conduisant sa petite armée contre un ennemi très supérieur en nombre, ayant donné dans sa trop courte vie un brillant exemple de patriotisme et d'habileté.

L'impétueux Kearny et autres généraux comme Richardson, Williams, Terril, Stevens, Weed, Saunders, Strong et Hayes terminèrent leurs jours au milieu d'une carrière déjà bien remplie. Le jeune Bayard, de même que l'ancien chevalier sans peur et sans reproche, fut moissonné trop tôt pour son pays.

Nul régiment n'eut de plus brave et de plus dévoué commandant que le furent Russel, Davis, Gorre, Simons, Bailey, Putnam et Kings-

bury, tous tombés au fort de la bataille, les uns vétérans, d'autres jeunes de service, tous honnêtes gens et vivement regrettés.

Nos batteries aussi payèrent une forte dette à la destinée dans la personne des commandants Gibbs, la première victime de la guerre, Benson, Haggard, Smead, Lee, Hart, Hazlett, et des vaillants jeunes gens qui avaient nom Kirby, Woodruffe, Dimick, Cushing; tandis que le génie déplore la mort des braves Wagner et Cross. Sur les champs de bataille restèrent aussi les corps des héroïques Mac Rea, Reed, Bescorn, Stone, Sweet et autres officiers de compagnie.

Tout à côté viennent ces vétérans sous-officiers et soldats, anciens compagnons de Scott au Mexique et témoins de cent combats contre les Indiens de l'ouest ou de la Floride, encadrant des jeunes gens pleins de courage et faisant du tout une troupe aussi vaillante que solide, quoique sans grand espoir de gloire personnelle. Dans leur humble sphère, ces hommes servirent leur pays avec autant de fidélité et d'honneur que les généraux les plus renommés. Leurs noms n'arriveront peut-être pas à la postérité; mais leur courage et leur loyauté resteront en bon exemple. Longtemps leurs régiments en seront fiers, car plus d'un aurait mérité une distinction pareille à celle du « premier grenadier de France, » ou de ce soldat russe donnant sa vie pour ses camarades.

Il y a encore une autre catégorie de militaires sortis de ce monde depuis le commencement de la guerre, et qui, sans avoir eu la chance de mourir sur le champ de bataille, n'en sont pas moins dignes d'être mentionnés ici. Il y eut Sumner, brave, honnête et chevaleresque vétéran de plus d'un demi-siècle de service, qui avait montré maintes fois avec sérénité ses cheveux blancs au plus fort de la bataille, qui m'avait souvent dit que la mort qu'il désirait serait celle du combat; il succomba chez lui par suite de maladie.

Smith, C.-F., cet excellent et élégant soldat, que beaucoup d'entre nous se rappellent avoir vu souvent sur cette place, échappa aux balles et aux boulets pour mourir chez lui du mal qui a tant enlevé de bons soldats à l'armée.

John Budford, calme et intrépide; Mitchell, si éminent dans la science; Plummer, Palmer et beaucoup d'autres moururent des maladies contractées au service.

Mais je ne pourrais clore cette longue liste de martyrs sans payer une dette sacrée de devoir officiel et d'affection personnelle. Un d'eux entr'autres avait des titres tout particuliers à mon amitié et à ma reconnaissance. C'était à la fois un ardent patriote, un caractère élevé, un vrai soldat, le beau idéal d'un officier d'état-major, mon aide-de-camp le colonel Colburn!

Il y aurait une leçon à tirer pour la nation de ces morts et de ces glorieux services? C'est que de nos jours la guerre est une science, et il peut être maintenant clair à l'esprit le plus prévenu que pour l'organisation et la conduite des armées, pour les hautes combinaisons de la stratégie et pour leur exécution, il faut posséder un certain degré de connaissances théoriques diverses qui constituent la science ou l'art de la guerre. Compter sur le succès quand les plans ou l'exécution d'une campagne sont confiés à des hommes, quelque bien doués qu'ils soient, qui n'ont aucune connaissance de la guerre, est aussi chimérique que d'attendre d'un habile chirurgien le gain d'un difficile procès.

Mais quelle est la cause honorable et sainte pour laquelle ces hommes ont donné leur vie, et pour laquelle la nation demande encore le sacrifice d'un sang précieux?

Aussitôt après la guerre de l'Indépendance on reconnut que la Confédération, grandie pendant la lutte, était près de se dissoudre par son propre poids. Le gouvernement central était trop faible; il ne pouvait que recommander aux divers Etats les mesures qui lui semblaient les meilleures, et il ne possédait aucun pouvoir réel de législation, parce qu'il manquait de la force exécutive qui sanctionne les lois. L'influence nationale et le respect de soi-même diminuaient; on voyait avec frayeur s'approcher le moment où nos institutions démontreraient une fois de plus au monde l'impossibilité d'un gouvernement fondé sur la liberté humaine et la liberté individuelle. La nation marchait à la dissolution et à la ruine, lorsque, il y a environ 80 ans, nos meilleurs et plus sages patriotes se mirent sérieusement à chercher un remède aux maux qui menaçaient la grande œuvre de la Révolution. Leurs délibérations furent longues et souvent orageuses; un moment l'on put douter d'un heureux résultat. Mais enfin du milieu du conflit des intérêts divergents, des préjugés de partis, des amours-propres personnels, se dégagèrent des sentiments de conciliation et de sagesse qui aboutirent à la Constitution sous laquelle nous avons vécu si longtemps.

Elle ne se fit pas en un jour, mais fut le résultat de patients travaux, de sages concessions et en somme du plus pur patriotisme. Elle fut finalement adoptée par les peuples de tous les Etats, quoique avec répugnance par plusieurs d'entr'eux, et non comme étant exactement ce que tous désiraient, mais comme le mieux possible dans les circonstances. Elle fut acceptée parce qu'elle nous donnait une forme de gouvernement sous laquelle la nation pouvait vivre prospère et heureuse aussi longtemps que le peuple resterait dans les sentiments qui lui avaient donné naissance, et qu'il voudrait rester éloigné des misères et des calamités qui avaient précédé son adoption.

Sous cette salubre Constitution, le progrès de la nation fut sans exemple dans l'histoire. Les droits et les libertés des citoyens furent assurés au-dedans et au-dehors ; de vastes territoires, arrachés aux sauvages et aux bêtes féroces, entrèrent dans la civilisation et dans l'Union. Les arts, les sciences, le commerce se développèrent ; notre pavillon se répandit sur toutes les mers et nous prîmes place parmi les grandes nations de la terre.

Mais au-dessous de cette riante surface de prospérité, sur laquelle nous voguions toutes voiles dehors, comme un vaisseau sous la brise d'été, se cachaient de dangereux récifs, qui maintenant nous arrêtent et rendent anxieux les pilotes les plus expérimentés. Rendu confiant par le succès, le navire filait toujours ; l'équipage n'entendait plus les avertissements ; il oublie les dangers auxquels il a échappé au commencement du voyage, et il arrive en aveugle au bord du maëlstrom qui va l'engloutir. Les mêmes éléments de dissidence, de préjugés étroits, d'intérêts particuliers, d'institutions hétérogènes qui rendirent si difficiles l'élaboration de la Constitution, menacèrent plus d'une fois de la détruire. Mais pendant longtemps heureusement la nation posséda une série de chefs politiques qui aux plus hauts talents surent réunir le même esprit de conciliation qui animait les fondateurs de la république, et ainsi, pendant plusieurs années, nous échappâmes aux malheurs qui nous menacèrent. Le temps et une prospérité prolongée firent oublier les calamités antérieures à la Constitution. On ne voulut plus savoir que la conciliation, la solidarité d'intérêts et une mutuelle charité avaient été la base et devaient être le support de notre gouvernement, comme au reste de tout gouvernement et de toutes relations de la vie. Enfin des hommes apparurent qui par leurs vues et leurs préjugés de parti, négligèrent toute considération de bien public et de bien général. Les extrêmes d'un parti fournirent l'occasion, ou peut-être un prétexte vivement attendu, aux extrêmes d'autre part de quitter la voie des remèdes pacifiques et de la protection fournie par la Constitution, pour chercher leur refuge contre les maux possibles de l'avenir dans la guerre et dans la destruction de l'Union.

Déarrassée de sophismes et de pièges, la cause directe de la guerre, telle qu'elle se présentait aux citoyens honnêtes et patriotiques du Nord, est simplement celle-ci : Certains Etats, ou plutôt une portion des habitants de certains Etats, ont craint ou fait semblant de craindre que leurs droits et leur propriété ne fussent menacés par l'avènement au pouvoir d'un certain parti. Quoique la Constitution et la condition actuelle du gouvernement les couvrirent d'une sûre protection contre les maux appréhendés, ils préférèrent

chercher leur sécurité dans la destruction du gouvernement qui pouvait les protéger, et dans l'emploi de la force contre les troupes nationales qui occupaient une forteresse nationale.

Laver cette insulte faite à notre drapeau, nous sauver du triste sort des républiques divisées de l'Italie et de l'Amérique du sud ; préserver notre gouvernement de destruction ; renforcer son pouvoir légal et maintenir notre existence comme nation, — telles sont les causes qui nous ont fait prendre les armes.

La rébellion contre un gouvernement comme le nôtre, assurant tous les moyens d'arrangement pacifique, ne doit point être confondue avec une révolution contre un pouvoir despotique refusant toute satisfaction aux griefs. Une telle rébellion ne se fonde sur aucun motif sérieux et ne nous laisse que le choix de la supprimer ou de voir notre nation se détruire. Dans un temps comme le nôtre et dans de telles dissensions, tout esprit de parti doit se fondre en un sincère et courageux patriotisme, n'ayant d'autre vue que le bien du pays tout entier.

C'est dans ce sentiment et par ces motifs que tant de nos camarades ont donné leur vie, et de ceux-là nous sommes tous personnellement solidaires par honneur et fidélité. Ce dévouement de nos anciens camarades doit-il être stérile ? Sera-t-il dit dans les âges futurs que nous avons manqué de la vigueur nécessaire pour terminer l'œuvre qu'ils ont commencée ? qu'après tant de nobles vies généreusement sacrifiées, nous avons hésité et nous nous sommes arrêtés avant que la patrie fût sauvée ? Que le ciel nous en préserve ! qu'il fortifie et affermissse nos cœurs !

O, mânes de nos héros, âmes de nos vaillants frères d'armes, jetez en nous votre volonté indomptable, et s'il vous est permis de rester en communion avec ceux qui sont encore enchaînés de ce côté-ci de la mort, plânez toujours sur nous au milieu du danger et du malheur, applaudissez aux forts, soutenez les chancelants, afin que nul ne doute du salut de la république et du triomphe final de notre grand et vieux drapeau !

A travers l'orage qui entraîne le navire de l'État, nous voyons un phare qui nous redonne l'espérance et la confiance. Il ne peut pas être que cette grande nation ait déjà terminé son rôle dans l'histoire ; il ne peut pas être que notre étoile, qui se levait naguère avec de si brillantes promesses pour l'avenir, soit déjà à son déclin. Ce doit être l'intention de la divine Providence que ce pays, si longtemps l'asile de l'opprimé, le refuge de la liberté religieuse et civile, se relève de nouveau dans un plus bel éclat, unifié, purifié et amélioré par nos malheurs, restant toujours un exemple et un encouragement pour

ceux qui désirent le progrès de la race humaine. Il n'est pas donné à nos faibles intelligences de sonder les voies de la Providence, mais nous les comprenons quand nous consultons le passé.

Il en est ainsi aujourd'hui. Nous ne pouvons pas pénétrer les desseins du Créateur, trop hauts pour nos esprits limités. Mais toute l'histoire, ainsi que la révélation chrétienne, nous enseigne que ses décrets, quoique insondables, sont justes. Accomplissons donc honnêtement et complètement notre tâche ; cherchons à comprendre et à remplir notre devoir tout entier ; ayons une confiance sans borne dans la bonté de Dieu, qui conduisit nos pères à travers les mers et les soutint au milieu de dangers plus grands encore que ceux que surmonta son propre peuple élu dans son grand exode. Il ne nous a pas amenés ici et ne nous a pas soutenus jusqu'à ce jour pour nous donner en risée à l'humanité. Si nous faisons notre devoir et avons confiance en lui, il ne nous abandonnera pas dans l'adversité.

Et maintenant, fermes dans la foi que Dieu sauvera notre patrie, nous dédions ce monument à l'honneur, au patriotisme, à la loyauté, à la mémoire des braves ! »

Après ce discours, écouté constamment avec attention et attendrissement par l'immense auditoire, les musiques militaires jouèrent les hymnes nationaux « Star spangled Banner » et « Yankee Doodle » ; puis la cérémonie se termina par la bénédiction du Révérend Dr Sprole.

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le Conseil fédéral a adressé à tous les états confédérés la circulaire suivante :

Berne, le 19 juillet 1864.

Chers et fidèles Confédérés,

Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance ci-après l'arrêté que la haute Assemblée fédérale a rendu le 9/14 juillet, touchant les subventions des rassemblements de troupes dans les cantons :

L'Assemblée fédérale de la Confédération suisse,

Vu le message du Conseil fédéral du 20 juin 1864, concernant les subventions fédérales pour les rassemblements de troupes dans les cantons,